

## L'interview imaginaire[1] façon Mirbeau

Jean-François Nivet[2] nous a procuré une série d'entrevues, s'échelonnant entre 1891 et 1917, d'Octave Mirbeau avec Jules Huret, Louis Vauxelles, René de Chavagnes, Paul Gsell et Albert Adès Theix. Ces interviews font alterner les propos de l'écrivain, "un homme en colère", et les remarques du reporter.

À côté de ces "entrevues" réelles, Mibeau invente des interviews où il donne libre cours à son goût pour la caricature du reporter et de "l'illustre écrivain"[3], par exemple. Le décor est planté grâce à une didascalie : "Une chambre à coucher de très mauvais goût". Monologue de "l'illustre écrivain" qui "froiss[e] un journal" : "Et cette canaille de mareuil qui dînaitchez moi avant-hier, et qui n'a pas trouvé le moyen de glisser mon nom dans sa chronique... Elle est forte, celle-là !... Non, mais ils s'imaginent que je les invite pour mon plaisir !..." Puis, il répète : "Elle est forte, celle-là !" (p. 1). Le ton est donné et, pour une bonne part, le comique de répétition entrera dans le plaisir du lecteur. Entrée du valey de chambre qui annonce l'arrivée d'un reporter, "celui qui vient, toutes les semaines, interviewer Monsieur ! — Ah ! oui, cet imbécile !... Ce qu'il va encore me raser, celui-là..." (p. 2). Comique de contraste puisque, au lieu de renvoyer le "raseur", "l'illustre écrivain" demande au domestique de le faire entrer. On va assister à une séance de grimaces. Auparavant, un peu de mise en scène, ce qu'il appelle "le grand jeu". "L'illustre écrivain" demande à son valet de chambre d'"éparpiller, négligemment, partout, des cartes de visite, des invitations" et, "grand ouvert", son "nouveau nécessaire de voyage". On se doute que la littérature sera reléguée au second plan dans cette interview "bidon" et que "l'écrivain" songera surtout à "se faire mousser" pour asseoir le culte de sa personnalité (?). Portrait "en action" du reporter qui vient d'entrer, "le dos servile, infiniment respectueux" et qui s'avance "timidement, en faisant des courbettes et des révérences" : on s'attend à ce que fonctionne la brosse à reluire... "L'écrivain" illustre annonce la couleur : "Ce n'est pas comme journaliste que je vous reçois... c'est comme ami..." . Échange de bons procédés : le reporter (?) obséquieux renvoie l'ascenseur et donne du "mon cher maître" (comique de répétition) à l'interviewé qui en remet une couche : "Et vous avez beaucoup de talent..." (répété) (p. 3). Faussement modeste, l'écrivain invite le reporter de talent — qu'il "aime beaucoup", paraît-il, à partager, sans cérémonie, son frugal repas composé d'"œufs brouillés aux truffes", de "perdreaux truffés", des "foies de canard sautés aux truffes" et d'"une salade de truffes", son "ordinaire", ajoute le cuistre. Pas question de parler littérature : le reporter jette, dans la chambre (!) — "une chambre de prince", dit-il — qu'il inventorie, "des regards obliques, des regards d'huissier", tâtant "chaque meuble, chaque bibelot", et examine "le nécessaire de voyage", s'extasiant sur la quantité de pièces qui le compose : "C'est merveilleux !" (p. 4) répète-t-il à satiété comme Orgon, dans *Tartuffe*; s'inquiétant de la santé de son "ami", demande, inlassablement : "Et Tartuffe ?" Et l'écrivain d'énumérer ses richesses : "trois cents cravates", "quarante paires de bottines"... (p. 5) tout en prétendant que tous ces détails sont destinés à "l'ami" qui les note, non aux lecteurs du journal ! Le reporter note aussi "toutes les invitations" : "Quels succès vous devez avoir !..." L'écrivain joue les blasés : "[S]i vous saviez comme le monde m'ennuie !" et prétend n'y aller que "par mépris". Il joue les modestes : "On exagère", "souvent" — sous-entendu : pas toujours ! — le nombre de ses conquêtes féminines (p. 6). Flagorneur, le reporter commente : "On ne prête qu'aux riches !" Princesses, duchesses, marquises se bousculent au portillon, "mais cela ne regarde personne !" soutient, sans rire, l'écrivain. Le reporter déclare se tenir à la disposition du "maître" pour démentir "par d'habiles allusions"... "Il faut attendre une occasion", estime l'écrivain, "la publication de son prochain roman" (p. 7). Va-t-on, enfin aborder ce qui aurait dû être, dès le début, l'objet de l'entrevue ? Le reporter saisit la balle au bond pour faire l'éloge de ce roman. L'écrivain a le front de prétendre qu'il a "horreur de la publicité" et qu'il aurait voulu être "obscur", ce qui ne l'empêche pas de s'enquérir du retentissement de son roman. Bas les masques ! Quelle question ! Valeur hyperbolique de la totalisation : "tout le monde", "tous les journaux" parlent du livre, si l'on en croit le journaliste. "N'est-ce pas là un événement considérable ?" demande le reporter. "Sans doute", répond l'écrivain qui reprend l'expression "un événement considérable". À l'en croire, il a

mis dans son œuvre "un des problèmes les plus compliqués" de l'amour<sup>[4]</sup> et défend "une thèse originale et brûlante" qui soulèvera "bien des colères". Bref, selon ses dires, "c'est l'œuvre la plus forte, la plus parfaite, la plus définitive..." Après le recours à la totalisation par le journaliste, l'emploi du superlatif par l'écrivain. Ce dernier, qui prétendait ne pas lire les journaux (à part ceux de son interviewer) affirme sans vergogne que "tous les pays, tous les journaux et toutes les revues de tous les pays se disputent [son] roman" (p. 8). Aussi "l'illustre écrivain" a-t-il bien l'intention de limiter le tirage (p. 8). Le reporter se récrie : ce serait priver la patrie d'un "chef-d'œuvre", "ce serait une forfaiture envers l'humanité..." C'est bien ce que s'était dit notre génie, mais il cherche à se soustraire aux exigences de la célébrité : n'a-t-il pas dû subir, l'année précédente, "les persécutions enthousiastes des caravanes arabes". Il songe à fuir "dans l'Afrique centrale !" Est-ce bien la peine ? L'interview s'achève. Le lecteur du journal aura-t-il appris quelque chose concernant le roman ou l'auteur ? Qu'importe ! L'écrivain remet au reporter une note qu'il a préparée, "pas trop longue, concernant [son] prochain roman" : "Vous la publierez, telle quelle, sous votre signature..." (p. 9). C'était bien la peine, assurément...

On peut parler, à propos de l'interview imaginaire, de l'une des inventions les plus efficaces de notre *imprécauteur au cœur fidèle*, pourfendeur des fausses gloires, des réputations bien mal établies, des prétendues bonnes renommées reposant sur le seul témoignage des thuriféraires appointés. Exhiber le grotesque de Gorgô pour ne pas être médusé. Et, pour y parvenir, arracher les masques en montrant, ostensiblement, les grimaces des monstres d'égoïsme et/ou de cruauté. Bref, comme à guignol, se livrer par interviewé interposé à une satire décapante, au vitriol, des "bouffons" — comme on dit dans nos banlieues réputées difficiles — qui s'autoproclament guides éclairés de l'opinion publique. Eh bien, Mirbeau leur fait de la publicité en nous livrant, à la manière de La Bruyère, des portraits en action.

Il donne la parole à l'un de ces comédiens — qu'il ne porte pas dans son cœur —, Constant Coquelin, "notre grand cabotin national" :

Il apparaît lumineusement que je suis le centre, le pivot et, comment dirai-je ? l'âme même de la patrie<sup>[5]</sup>.

Emploi d'un adverbe qui dit la modestie du cuistre, recours au rythme ternaire, le dernier élément de la triade précédé d'une fausse interrogation destiné à mettre en relief ce dernier élément, hyperbole qui ne peut que susciter le rire : "l'âme même de la patrie", pas moins, comme on dit du côté de Marseille...

Il fait rendre gorge au critique théâtral Francisque Sarcey, pythie des bourgeois dont le bon sens est si bien partagé qu'il en revient bien peu à chacun. Tel un ventriloque, le ventru sort de son "auguste Triperie" des aveux aussi énormes ("hénaurmes", écrivait ici Flaubert) que sa ventraille :

Vous avez raison... Je suis une vieille canaille ! J'ai exalté tout ce qu'il y a de plus bas dans l'esprit de l'homme... J'ai adoré l'ordure et divinisé la stupidité<sup>[6]</sup>.

Totalisation, emploi du superlatif, oxymores pour dire toute l'abjection du personnage et le dégoût qu'il inspire.

Voici Georges Leygues qui, en bon politicien incompetent, peut parler de tout pour ne rien dire, l'important, pour lui, étant de préparer sa réélection :

Je puis pendant cinq heures d'horloge discourir sur n'importe quoi... Mais c'est dire quelque chose qui me gêne énormément. Ça, je n'ai jamais pu<sup>[7]</sup>.

Paradoxe ! cet homme peut discourir sur n'importe quoi à condition de ne rien avoir exprimé : moulin à paroles. "Falot" à "l'œil niais", dirait Rimbaud.

Tout en restant grotesque, Méduse, en la personne du général Archinard, ne perd rien de sa *terribilité* :

- — Ah ! ah ! vous regardez mon cuir ?... fit le général Archinard dont la physionomie s'épanouit, soudain, tandis que ses narines dilatées humaient, avec une visible jouissance, le double parfum qui s'évaporait de ce cuir et de cette absinthe, sans se mélanger.
- — Oui, général...
- — Vous épate, ce cuir, hein ?
- — Il est vrai, général...
- — Eh bien, c'est de la peau de nègre, mon garçon.
- — De la...
- — ... peau de nègre... Parfaitement... [...]
- — Riche idée, en effet... approuvai-je. [...]
- — Employés de cette façon, les nègres ne seront plus de la matière inerte, et nos colonies serviront du moins à quelque chose... [...]
- Je ne connais qu'un moyen de civiliser les gens, c'est de les tuer[8].

Que faut-il déplorer ? la cruauté ou la sottise de ce père Ubu ?

Comme dans *Le Jardin des supplices* ("le meurtre n'est pas [...] la forme d'une dégénérescence... c'est un instinct vital qui est en nous, comme l'instinct génésique"[9]), les arguments avancés par les "interviewés", sont souvent intolérables, au moins absurdes, et, dans ce cas, loin de convaincre, suffisent à jeter le discrédit sur ceux qui les emploient et ne peuvent inspirer que le dégoût à l'encontre des personnes qui font l'apologie du meurtre social. Voici l'ancien chef de la Sûreté, M. Taylor, reconverti en marchand de maroquinerie et qui recycle des lambeaux de corps humains[10] que lui procurent "les bourreaux de tous les pays", des "souverains absolus" comme celui de Dahomey qui lui "envoie tous ses... tous ses cuirs, régulièrement"[11]. Mais, parfois, les bourreaux, maladroits, "laiss[ent] du son !"[12]. On apprendra à la fin de l'interview qu'il s'agit d'un rêve ou, plutôt, d'un cauchemar.

Il est, hélas ! des exactions, celles des Versaillais, bien réelles, face auxquelles Mirbeau met le lecteur en demeure de choisir : être un homme libre ou un valet du conservatisme et de la réaction.

Une "très vieille cocotte" évoque avec regret l'heureux temps où le sang des Communards "collait encore aux pieds" deux mois après la répression :

Jamais on ne reverra e si chouette époque !... Ainsi, moi, j'ai pu me débarrasser de tous mes créanciers !... Sans blague !... Je n'avais qu'à les dénoncer comme communards à quelqu'un des officiers de Gallifet... Des chics types, allez ! ces petits chasseurs, et qui ne barguinaient pas !... En deux temps de galop, ils aboulaient chez le créancier : on l'empoignait, on le tirait de chez lui, par les cheveux, par les pieds, par n'importe quoi [c'est une cocotte qui parle !]... Et crac,

au mur, mon bonhomme !... Ils avaient beau protester, supplier, demander une enquête ; va te faire fiche !... Le plus drôle, c'est qu'ils avaient passé le temps de la Commune à suer la peur dans leurs caves !... Non, là, vrai ! nous avons bien rigolé [13].

Bel exemple d'oralité faite de vivacité et de spontanéité, retrouvée à force de travail.

Les expéditions coloniales sont aussi l'occasion d'exactions réussies. Écoutons Jean-Baptiste Marchand, général, narrant son arrivée près d'un village centre-africain : les indigènes, “fort curieux, sort[ent] de leur huttes, hommes, femmes, enfants [...] Tous s'efforçaient de nous plaire” :

Malheureusement, ils ont un grand défaut — et je ne sais pas à quoi cela tient — ils ne sont pas comestibles... [...] [mais] le nègre de trois ou quatre ans, est un aliment assez délicat... [...] [V]oici comment nous opérons [pour leur prendre leur ivoire]. Nous commençons par tuer les hommes — si tant est qu'on puisse prétendre que les nègres sont des hommes. Ensuite nous égorgions les femmes, en ayant soin toutefois de garder les plus jeunes, les moins laides, pour nos besoins... [...] Et nous emmenions les enfants, qui, les soirs de mauvaise chasse et de famine, nous étaient fort utiles... [...] Dans les pays noirs, il n'est d'anthropophages, cher monsieur, que les blancs... C'est forcé !... [14]

Cette armée qui s'illustre dans les entreprises impérialistes africaines ou asiatiques est impropre à affronter un pays comme la Prusse [15], mais elle est en mesure de faire la guerre au peuple français ! Le comte de C., ancien colonel de dragons, “un homme tout à fait charmant”, “un libéral” se mêle aussi de penser pour se faire le théoricien de l'armée de guerre civile :

[V]raiment, les guerres entre nations étrangères me dégoûtent un peu. [...] [O]n ne sait jamais pourquoi l'on se bat... Et le plaisir de se battre en est sérieusement diminué. [...] Ce que j'exige [...] d'une guerre, c'est qu'elle soit claire... [...] C'est pourquoi, voyez-vous, je ne comprends la guerre qu'entre gens d'un même pays. On se connaît, que diable ! On se bat et on tue pour la défense d'une prérogative, d'une habitude, la conquête d'un droit nouveau, le maintien d'un intérêt de classe... Cela est clair... Cela est juste...

Et de se livrer à une apologie de Galliffet, “un moderne”, qui voudrait que “l'armée se bornât à n'être plus qu'une gendarmerie”. Le comte C. déplore que le gouvernement s'ingénie “à raréfier ces rencontres entre soldats et ouvriers révoltés” à cause de “sa criminelle manie d'arbitrer” :

[L]a Commune... je puis dire que je connus là, les meilleurs jours de ma vie de soldat... [16]

Mirbeau, droit dans ses bottes, ridiculise ceux qu'il fait semblant d'interroger : ils sont trop vaniteux pour éventer les pièges et ces tristes sires préfèrent leurs insanités sans que l'interviewer ait besoin d'intervenir pour faire monter les enchères :

— Vous êtes un grand politique ! [...]

— Je suis un grand politique, c'est vrai... expliqua M. Arthur Meyer... Et pourtant, rien ne me réussit...[\[17\]](#)

Pas si grand politique que cela, apparemment...

À Mirbeau qui vient de évoquer les “fureurs antisémites” du rénégat et parle, à leur sujet, de “mouvement spontané du cœur”, Meyer, peu sensible à l'ironie manifeste du propos, répond qu'il n'a plus le moral et que s'il continue, ce sera “pour l'amour de l'art” !

On ne saurait trop souligner que l'interview imaginaire, pas plus que les autres procédés destinés à tourner les pantins en dérision, n'est, pour Mirbeau, un exercice gratuit. On le voit bien lors de l'affaire Dreyfus. Mirbeau, on l'oublie trop souvent, a occupé une place prééminente dans la campagne en vue de la réhabilitation du Capitaine injustement condamné. Plus que l'humour, c'est l'ironie qui est à l'œuvre chez notre contempteur des “pousse-au-crime” de tout poil. Il ne s'agit pas de comique de caractère ou de comique de mœurs, mais de la satire de ces anti-dreyfusards fauteurs de guerre civile.

Voici Arthur Meyer, qui tente de faire oublier qu'il est juif en criant à la trahison lorsque Brisson, en conseil des ministres, a fait démissionner Zurlinden qui s'oppose à la révision du Procès :

Depuis samedi, où le criminel Brisson ne craignit pas de déchaîner sur la patrie tous les malheurs que j'avais prédits et qui ne sont pas venus, je suis dans un coma prodigieux ! Que notre cher Paris, le vieux Paris de notre cher Drumont, ne soit pas à feu et à sang... [...] je n'en reviens pas ! Ah ! nous n'avons pas de chance et ce pays est bien malade !...[\[18\]](#)

Et pas de massacre dans la rue !... pas l'ombre d'un massacre dans la rue !... C'est incroyable !... décidément, ce pays n'a plus de sang dans les veines !...[\[19\]](#)

Illogisme[\[20\]](#). Éloge paradoxal du chaos qui suffit à disqualifier le comateux. Et, pour finir, de l'humour involontaire. Et la chute en dit long sur les talents de palinodiste du directeur du *Gaulois* : il ne demande qu'à lâcher, “le moment venu”, les Déroulède, Drumont, Rochefort et autres Millevoye, “à les dénoncer, à les accabler de tous les crimes qu'on voudra !”[\[21\]](#) et prêt à rejoindre le camp des dreyfusistes et à ouvrir un “souscription nationale, pour [...] élever une statue [à Dreyfus]”[\[22\]](#).

Voici “l'illustre” Mazeau qui est le premier président de la Cour de cassation. Il est hostile à la révision du Procès. Mirbeau s'est fait annoncer en se prétendant “le marquis de Quatrefaussebarbes, colonel, escroc, faussaire et traître”. Mazeau déclare à son visiteur qui s'excuse de son “importunité” :

Par exemple ! par exemple !... [...] Il ne manquerait plus que ça ! Mais, colonel, escroc, faussaire et traître, vous êtes ici chez vous... Ah ! Ah ! [...] plus on est de faux, plus on rit ![\[23\]](#)

Comme Arthur Meyer, il se dit prêt à rejoindre le camp des dreyfusistes, ce qui n'lempêche pas d'affirmer qu'il a “de l'amour-propre”. Bien des interviews sont fondées sur la contradiction que

l'on peut constater entre les paroles et les actes de ces messieurs.

Charles Dupuy se dit prêt, lui aussi, à trahir et à :

Ces criminels, je les couvre, aujourd'hui... Demain, peut-être, je les châtierai, si je ne puis faire autrement... Et je les châtierai d'autant plus rudement et je les aurai plus longtemps couverts, et plus énergiquement protégés[24].

Content de lui et se réjouissant à l'idée de ses palinodies futures ("Voilà comme je suis, moi !"), il est de ceux qui enrobent "leurs crapuleries dans de belles paroles mystificatrices"[25]. Pour empêcher la révision, il cherche, de son propre aveu, aidé de Dareste ("dont l'on voit tout de suite à qui on a affaire") et de Voisin ("qui appartient à cette espèce sinistre et indécrottable qu'on appelle un philanthrope catholique") à "embrouiller la situation". L'inspecteur d'Académie peut se déboutonner puisque le tutoiement — ainsi que l'emploi d'une langue relâchée[26] — est de mise entre "l'"ami Dupuy" et son visiteur :

— Ah ! mon plan était vraiment admirable. Je te l'ai confié, plusieurs fois... Esterhazy, Mazeau et Quesnay de Beaurepaire m'y encourageaient !... D'abord, faire écraser les dreyfusards par les nationalistes, et, sur tous ces débris, installer une bonne petite république à moi, avec de la proscription, de la relégation autour, et des assommades, des lois scléférates, des associations de malfaiteurs ! le grand jeu, quoi ! [27]

— Ils vont l'arranger, la Chambre criminelle !...", Dareste et Voisin. Et l'Inspecteur démagog. de vendre la mèche en disant tout le bien qu'il pense de cette lie du peuple qu'il méprise et manipule :

[I]l ne s'agit pas, aujourd'hui, de savoir, si un droit est un droit... Il s'agit de fournir à la bêtise de la foule et à ses passions stupides des aliments appropriés. Il s'agit de payer la France de mensonges !...

Il ne cache pas non plus que, comme Arthur Meyer, il escompte que le résultat d'une telle politique — du pire — soit "le gâchis"[28] :

Le gâchis complet, irréparable, si irréparable et si complet qu'il soit désormais impossible d'en sortir !... je veux que la France s'enlise à tout jamais, dans l'ordure... De l'ordure, encore de l'ordure, et toujours de l'ordure !..."[29],

formule d'autant plus amusante que l'on connaît la citation modèle.

Et c'est le mot "abjection" qui vient à l'esprit quand on entend Dupuy considérer comme une bénédiction l'explosion d'une poudrière (40 morts et 110 blessés) dont il espérait qu'elle détournerait l'attention de l'Affaire :

Ne vois-tu pas tout le parti gigantesque qu'un homme tel que moi pouvait tirer d'un fait aussi heureux, aussi miraculeusement opportun ? N'étais-je pas enfin dans mon véritable élément ?... N'avais-je pas reconquis tous mes moyens de gouverner ?... Ce que Quesnay, Déroulède, Lemaître, ce que tous mes mensonges, tous mes attentats contre la justice, ce que cette loi monstrueuse de dessaisissement n'avaient pu faire, voilà qu'une explosion de poudrière allait le faire !... Ô explosion providentielle et charmante, chère explosion, explosion bénie, combien je vous ai

aimée de m'avoir rappelé à moi-même ![\[30\]](#)

Et c'est ce terroriste qui voyait dans cette explosion une belle occasion pour se livrer à la "chasse aux anarchistes" !

François Coppée, se déguise en soldat puisque les anti-dreyfusards mobilisent. C'est ainsi que, "pour protester", dit-il, "contre l'évidente, obstinée et criminelle innocence d'un misérable Juif, et pour parer aux dangers incalculables que cette innocence sacrilège fait courir à de glorieux faussaires, espions et traîtres, tous bons catholiques et féaux défenseurs de l'honneur de l'armée, l'Académie française, instituée en ligue patriotique, a décidé de se mettre en état de siège, et même en état de Saint-Siège. Et tel est l'uniforme que nous avons adopté"[\[31\]](#). Il ne précise pas s'il fait, ainsi arlequiné, le zouave pontifical.

Gabriel Hanotaux, ministre des Affaires étrangères, chaud partisan de l'alliance franco-russe condamnée par Mirbeau, a fait preuve de faiblesse face à l'armée lors de l'information menée contre Dreyfus en 1894. Les didascalies nous le présentent sur les ruines occasionnées par les travaux de la première ligne de métropolitain :

— Oui ! c'est un endroit admirable pour le philosophe... Je n'y ai que des pensées immortelles...  
[\[32\]](#)

—

Nulle part ailleurs ce grand modeste[\[33\]](#) ne peut, mieux que là, "se délecter à l'image de la destruction" :

Rien ne m'intéresse comme le vandalisme... Le vandalisme est fort calomnié, cher ami... C'est une très belle chose... C'est même, si j'ose dire, une chose très moderne... ultra-moderne... ne trouvez-vous pas ?[\[34\]](#)

Et le cuistre d'enfiler des perles qui *classent* le guignol :

Dreyfus est innocent... Qui le nie ?... Les Arméniens aussi étaient innocents... Et je les ai laissé massacrer par centaines de mille... Je plane au-dessus de ces tristesses, monsieur...[\[35\]](#)

Et le cynique de poursuivre :

Un homme n'a pas le droit d'être innocent, sans l'assentiment préalable de ses chefs... Du fait seul de son innocence, il se met en révolte contre la volonté nationale, et aussi contre l'Histoire !... D'ailleurs, si vous m'aviez permis d'exprimer mes idées sur la Capitale moderne, vous auriez connu du même coup mes idées sur la Justice moderne...[\[36\]](#)

Destruction, démolition...

De ce jeu de massacre, les "chevaliers du faux", les "croisés du mensonge" ne sortent pas intacts. De Millevoye, "véritable homme d'État et même, de coup d'État", il ne reste plus qu'un

pantin désarticulé ; Déroulède ne se présente plus à nos yeux autrement que sous la forme d'un "patriote de carnaval" ; Cavaignac est réduit à sa plus simple expression, c'est-à-dire à la brute ; et Rochefort, puisqu'il faut appeler un chien un chien, une "canaille". Et Coppée en est réduit à mendigoter sur le pont des Arts, "parmi les aveugles chanteurs" : "La tête branlante, le geste simiesque, il souffle dans des clarinettes des airs piteux et gagatesques"[\[37\]](#).

Les formules qui font mal, les pointes assassines, Octave Mirbeau connaît . Il lui suffit de les placer dans "la bonne bouche" : Cavaignac serait bien capable de se reconnaître "ministre de la guerre civile". Caricature de Déroulède qui se considère comme "le grand Tricolore" et , comme la didascalie le précise, "de pied en cap armé de sa terrible redingote de combat"[\[38\]](#). Arthur Meyer qui ne change pas (c'est bien la première fois !) de costume : il n'adopte pas, lui, un "appareil guerrier" et reste en habit :

[J]amais vous n'obtiendrez de moi que je ne sois pas, même pour conspirer en ville, à huit heures du soir, en habit[\[39\]](#) ! Je veux bien renier mes coreligionnaires..., jamais mes élégances !... Mon habit et moi, nous sommes consubstantiels l'un à l'autre... Très coup d'État, l'habit d'ailleurs !... Voyez le comte de Morny !...[\[40\]](#)

Meyer — qui évoque pourtant "la gravité des circonstances"[\[41\]](#) — se montre futile et s'exprime d'une manière "très tendance". Le recours au vocabulaire philosophique fait ressortir l'inanité du propos de quelqu'un qui emploie, pour se désigner, l'expression — serait-ce pour estimer qu'elle ne s'applique pas à lui[\[42\]](#) — de "vulgaire polichinelle" et parle de son journal comme d'un "vulgaire canard"[\[43\]](#). Et quel aveu dans la véhémence profession de foi qui suit :

— La magistrature qui se vend, qui tripote, qui se déshonore, oui, monsieur, je la respecte... parce qu'elle est à l'image de moi-même, du pouvoir que je défends, du Dieu que je sers. Mais la magistrature indépendante... je la traite en anarchiste... Je la supprime ![\[44\]](#)

Et l'olibrius, en reconnaissant qu'il préconise l'emploi des armes de l'adversaire, ne peut que s'attirer l'opprobre de ses alliés.

Mirbeau le polémiste possède, pour tout dire, le don de l'oralité sans laquelle ces interviews imaginaires ne *passeraient* pas. Relevons que ce qu'il convient d'appeler des "didascalies" prédisposent le lecteur à accueillir d'un œil narquois les propos que tiendront les "m'as-tu-vu ?"[\[45\]](#). De l'interview au dialogue, il n'y a qu'un pas, que Mirbeau franchit allègrement. Ses "contes cruels" sont farcis de dialogues, ici aussi, bien menés et, comme il se doit, la veine humoristique mirbellienne se retrouve dans le théâtre de notre chevalier de "l'impossible idéal" (Rodenbach).

On a prétendu que la critique virulente de Mirbeau était "exagérée". Qu'est-ce que la violence verbale comparée à la violence physique dont ont fait preuve les traîneurs de sabre des guerres coloniales, les culottes de peau pendant la Commune et les "camelots" pendant l'Affaire Dreyfus ? Il est heureux que Mirbeau n'ait pas séparé la forme orale reconstituée du fond, c'est-à-dire de la contestation présente ici et ailleurs.

Claude Herzfeld  
Université d'Angers



---

[1] Pierre Michel note, dans ses *Combats d'Octave Mirbeau* (Annales littéraires de l'université de Besançon, Diffusion Les Belles Lettres, 1995, p. 97), que l'interview imaginaire "fera florès au *Canard enchaîné*".

[2] Octave Mirbeau, *Entretiens*, à l'occasion de la création de la pièce *Insolences* par la Compagnie Humbert, Les Éditions de la Maison du Boulanger, Troyes, 1998.

[3] Octave Mirbeau, *Chez l'illustre écrivain*, Flammarion, 1919.

[4] Sujet rebattu que les auteurs dramatiques misonéistses développent à satiété : *Amants* (1901) est une "parodie des grotesques conventions du langage amoureux" (Pierre Michel, *Octave Mirbeau*, Textes de l'exposition, Société Octave Mirbeau, Angers 1998, p. 18)

[5] "*Dies illa*", *Le Journal*, 17 juin 1894. Cité par P. Michel, *in op. cit.*

[6] "Une visite à Sarcey", *Le Journal*, 2 janvier 1898. Cité par P. Michel, *in op. cit.*

- [7] “L’Art et le ministre”, *Le Journal*, 15 Avril 1900. Cité par P. Michel, *in op. cit.*
- [8] *Contes cruels*, tome II, Librairie Séguier, 1990, p. 336.
- [9] “Divagations sur le meurtre”, *in Contes cruels*, tome I, p. 44, repris dans *Le Jardin...*
- [10] “Maintenant nous nous servons de tout, des os, des cartilages, du sang, des cheveux, de la gélatine des pieds, des ongles...” (*ibid.*, p. 343).
- [11] *ibid.*
- [12] P. 345.
- [13] *Combats politiques*, Librairie Séguier, 1990, p. 150.
- [14] *ibid.*, pp. 248-249.
- [15] Voir notre “Chronique d’une défaite annoncée”, *in Napoléon, Stendhal et les Romantiques*, Textes réunis par Michel Arrous, Erédit, 2002.
- [16] *Combats politiques*, pp.252-255.
- [17] *L’Affaire Dreyfus*, Librairie Séguier, 1991, p. 115.
- [18] *ibid.*, p. 114.
- [19] P. 118.
- [20] Cf. “Monsieur, la France ne peut vivre qu’à la condition qu’on la tue !” (p. 206).
- [21] P. 337.
- [22] *Ibid.*
- [23] PP. 127-128. Malheureusement pour le sado-Mazeau, l’”admirable campagne de mensonge” des anti-dreyfusards a été “neutralisée” (p. 297).
- [24] P. 271.
- [25] P. Michel, p. 27.
- [26] Cf. “de la gnognote, mon petit, de la gnognote !...” (p. 271).
- [27] P. 253.
- [28] Mot de la fin (de l’interview) : “Je suis anarchiste !...” (p. 227), déclare Charles Dupuy.
- [29] P. 226.
- [30] P. 272.
- [31] P. 210.
- [32] P. 281.
- [33] “Non seulement je suis un grand écrivain, un grand historien, un grand académicien, mais je suis aussi un grand politique, vous ne l’ignorez pas...” (p. 284).
- [34] P. 282.
- [35] P. 285.
- [36] *Ibid.*
- [37] P. 310.
- [38] P. 128.
- [39] Il envisage la possibilité d’être envoyé au bagne pour ses forfaitures. La seule question qu’il se pose est la suivante : “[P]ourrai-je me mettre, au bagne, tous les soirs, à ept heures, en habit ?...” (p. 340).

[40] P. 129.

[41] “Il y va du salut de la France” ; “J’ai déjà sauvé la France, plusieurs fois” (p. 153).

[42] “Si je n’étais pas l’homme correct que vous connaissez [...]” (p. 335). La louange de soi, comme on sait, ne sent pas bon. Sa “correction” ne l’empêche pas d’avoir “dans l’infamie des ressources merveilleuses” (*ibid.*) qu’on ne saurait soupçonner. Il affirme, sans vergogne : “Je sens en moi, je sens grandir en moi, aux heures de péril, l’âme de ce héros admirable et méconnu : Judas !...” (p. 337).

[43] P. 155.

[44] P. 156.

[45] “Il faut que je confère, un instant, avec moi-même !” (*ibid.*).